



ÉDITORIAL

Caminante son tus huellas
el camino, y nada más;
Caminante, no hay camino,
se hace camino al andar.
Al andar se hace el camino,
y al volver la vista atrás
se ve la senda que nunca
se ha de volver a pisar.
Caminante no hay camino
sino estelas en la mar¹.

Antonio Machado, poème xxxix, *Proverbios y cantares*, Campos de Castilla, 1917.

Que reste-t-il ?

Partir, c'est faire la démonstration d'une capacité d'agir. Celui qui part a trouvé la force de trancher pour tout quitter par le geste ou la pensée, à moins qu'on ne l'ait rejeté, expulsé, ou qu'on ne soit venu l'enlever à ce qui l'enracinait. Même en partant de rien, on ne trouve guère d'itinéraire qui ne dispose au choix, au renoncement, au sacrifice, au partage, à la rupture, à la fuite, à la mort.

Les auteurs de ce numéro sont partis à la rencontre d'artistes et de penseurs dont la pratique est rivée à la question du départ, qu'ils en aient fait un sujet nodal, le moteur d'un projet ou encore un mode opératoire par lequel leur œuvre se construit. Le thème est fécond et draine un large éventail d'univers qui nous parlent de voyage, de transit, d'exil, d'errance.

Ceux qui ont dû quitter le pays détestent le principe que l'exil puisse être une matière artistique, un thème comme un autre, ou encore un motif d'intérêt pour leur œuvre. C'est le cas de Laura Restrepo qui rejette l'idée que les déplacés intérieurs de l'Amérique du sud puissent être un « bon sujet » pour le *National Geographic*, de Wajdi Mouawad qui voit dans l'exil d'un enfant devenu adulte la source d'un déplacement plus métaphorique, ou encore de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige qui intègrent l'exil dans leur vie sans pour autant en faire le sujet de leur art.

N'y a-t-il pas dans l'acte de partir, quelles qu'en soient les raisons et les circonstances, ce mouvement ambivalent qui transforme la fin en commencement, la perte en découverte et le départ en promesse de retour ? Ce déplacement, assumé ou contrarié, réel ou fictionnel, produit ainsi sa propre énergie : celle des récits de voyage et des paysages arpentés par Gilles Tiberghien, magnifiés par les artistes du Land Art dans le grand Ouest américain ; celle du « terrain » qui, pour les anthropologues comme Richard Pottier, est le lieu où se construit une pensée de l'Autre ; celle de la cabane, réelle ou imaginaire, qui s'oppose à la demeure à l'instar du radeau de Frank Koolen renvoyant à l'habitat précaire de ceux qui ont besoin de partir sans laisser de traces.

Si certaines pratiques réclament une vie nomade, d'autres naissent de la représentation du voyage : ainsi Mathias Énard fait-il du train un moteur de fiction qui, en conjuguant déplacement et immobilité, permet d'entrer sur le territoire de la mémoire ; une mémoire intime, mais aussi, dans *Zone*, la mémoire collective des grands déplacements, exils et déportations qui ont marqué le xx^e siècle. Le dispositif narratif peut ainsi créer une immobilité et une intériorité qui s'expriment dans le fracas du départ. Cette vision initiatique du traumatisme, qui trouve un écho chez certains artistes ou penseurs,

1. Marche, ce sont tes traces /ce chemin, et rien de plus ; /Marcheur, il n'y a pas de chemin, /Le chemin se trace en marchant. / En marchant se trace le chemin, / Et en regardant en arrière /On voit la sente que jamais /On ne foulera à nouveau. /Marcheur, il n'y a pas de chemin, /Seulement des sillages sur la mer.



ne convient certainement pas pour qualifier toutes les démarches qui s'accomplissent par cette déterritorialisation. On peut s'interroger néanmoins sur ce qui relie ces formes d'expression à travers le temps et l'espace pour, peut-être, repérer la part constante de cette propension à rendre compte d'une expérience de l'étranger à l'aune de ce qu'on a quitté ou de cette force qui nous a poussés à prendre la tangente. Or « sortir » est bien le verbe que le duo d'artistes Bureau d'études emploie pour qualifier son choix de quitter le milieu de l'art, entre autres, en s'installant dans une ferme dans l'Allier pour devenir des « auteurs comme producteurs » et non demeurer les simples consommateurs auxquels nous réduisent les villes. La cartographie en acte à laquelle aboutit leur travail qui glisse de la représentation à l'action sur un territoire est à ce titre saisissante et illustre la diversité des moyens par lesquels s'engagent ces entreprises. Le travail monumental de Tania Ruiz Gutiérrez, *Elsewhere*, permet, d'une tout autre manière, d'apprécier les outils contemporains de prévisualisation du monde à travers ses 360 mètres linéaires de projection de milliers d'heures de paysages filmés qui défilent à la vitesse d'un marcheur dans la gare de Malmö. Ici, c'est un parcours autour du monde qui atténue la solitude du départ du voyageur et modifie son rapport à l'ailleurs. Cet ailleurs, c'est l'aventure qui peut être à notre porte ou sous nos pieds, comme le raconte l'auteur oulipien Jacques Jouet en désignant l'expérience des heures passées sous terre pour écrire ses fameux *Poèmes de métro*. Cet ailleurs, c'est aussi celui d'un cinéma différent, celui d'Henri-François Imbert qui, film après film, part en quête d'une image manquante : celle de l'auteur d'un film qu'il ne connaît pas, celle d'une histoire (la guerre civile espagnole), ou celle d'un personnage qui hante un souvenir d'enfance.

À l'image des anciens sentiers des Indiens sur lesquels certaines routes américaines sont aujourd'hui tracées, ou encore comme le marcheur d'Antonio Machado qui construit de ses propres pas son chemin, les auteurs de cette dernière livraison nous montrent comment on peut imprimer au monde son mouvement y compris dans la dernière ligne droite. Ainsi de tout homme, pour oraison, on finira par dire qu'il est *parti*, préférant à l'idée qu'il puisse être emporté la possibilité que son épique destinée ne s'arrête pas au dernier souffle. Et c'est peut-être l'une des surprises de ce numéro que d'entendre, à travers la polyphonie des voix que ce qu'il reste de ces voyages, c'est souvent le souvenir du mort, ce parent ou cet ami que l'on fait revenir dans les œuvres – échos d'un lointain Requiem, que l'on compose pour lui.

Anna Guilló

Directrice de la rédaction